

Au moment où la consternation régnait dans le chef lieu du Loiret, où les nourrisseurs de tous genres, femmes, enfans, curieux, voyaient avec tristesse leurs chers élèves faibles et affamés s'agiter sur leurs dernières feuilles desséchées, on apprit tout à coup que dans le faubourg d'Olivet il y avait un mûrier immense, aussi haut que le plus haut des ormes de la promenade publique. Cette nouvelle produisit dans un certain monde autant de bruit qu'eût pu faire un grand événement politique ; on s'agita, on s'informa, et on apprit enfin que Guingret était le propriétaire de l'arbre prédestiné. On se porta en foule à son magasin, on sollicita, on cajola, on fit des offres réelles, et ce fut au milieu de ce concours de demandeurs que Guingret proclama un tarif inexorable d'un liard chaque feuille de mûrier.

Comme il est facile de le penser, on jeta les hauts cris ; ce prix était exorbitant. Mais que faire ? Fallait-il donc laisser périr ces pauvres petites bêtes qui avaient déjà coûté tant de soins et d'inquiétudes à leurs maîtres ? fallait-renoncer à l'espoir d'avoir un écheveau de soie qu'on aurait vu fabriquer sous ses propres yeux ? Bref, le tarif de Guingret fut accepté et l'abondance revint pour les vers à soie opulens : les pauvres, les vers à soie d'enfans et de bourgeois avarés périrent, mais cela ne regardait pas Guingret ; ce n'était pas pour cela qu'on avait planté son mûrier.

De ce moment le jardin du marchand de draps acquit une célébrité merveilleuse ; du matin au soir il se présentait, pendant la saison des vers à soie, une foule de chalands de tout âge et de tout sexe, pour assister à la distribution de feuilles qui se faisait par le ministère de Poitevin, le jardinier, et sous la surveillance immédiate de Guingret. Bientôt la célébrité qui s'attachait au jardin et à l'arbre précieux qui en était l'ornement s'étendit jusqu'au propriétaire ; le nom de Guingret fut bientôt aussi connu de tous ses concitoyens que celui de Jeanne-d'Arc elle-même. Il était devenu presque un homme public, comme son jardin était devenu un monument public. Il avait le droit de traverser la ville avec un artichaut monstre à la main, sans que personne fût tenté de glosier sur son compte, et lorsqu'on le voyait s'acheminer gravement le soir et le matin en été vers le faubourg d'Olivet, avec sa casquette de loutre, sa longue redingote brune et son pantalon de nankin, les passans se le montraient les uns aux autres en disant avec une sorte de respect :

—Voilà M. Guingret qui va à son jardin !

Guingret se rendant à son jardin était dans ce temps-là une des curiosités d'Orléans.

Tous les dimanches, le magasin de Guingret était rigoureusement fermé, et on savait que ces

jours-là le digne marchand et sa famille étaient au jardin, d'où l'on ne revenait que le lundi matin ; il fallait que les pratiques s'arrangeassent en conséquence. Or, il y avait chaque dimanche à la petite borderie une fête fort simple, puisqu'elle ne consistait qu'à jouer aux quilles sur une terrasse qui longeait le faubourg, et du haut de laquelle on pouvait passer en revue les promeneurs ; mais ne montrer sur la terrasse de Guingret était déjà une grande faveur.

Le soir il y avait d'ordinaire un souper auquel étaient invités ceux qui avaient eu l'honneur inépuisable de passer la journée au jardin. Il est vrai que le souper ne se composait d'ordinaire que d'un morceau de porc-froid, d'œufs durs et de salade, sans compter le fromage indigène et le vin du crû ; mais tout frugal que fût ce repas, il empruntait du prix par la difficulté qu'on éprouvait à s'y faire admettre. Aussi d'honnêtes bourgeois, qui n'ayant point de jardin à eux, n'étaient pas fâchés de profiter du bien-être de leur voisin sans en avoir les charges, fréquentaient habituellement la villa-Guingret. Ces jours-là étaient aussi des jours de bonheur pour Agathe, la fille cadette de Guingret. Pendant toute la semaine elle ne quittait jamais le comptoir paternel et ne connaissait d'autre plaisir que ces plaisirs hebdomadaires et monotones. D'ailleurs c'étaient les seuls momens qu'elle put passer près de sa sœur et de son beau-frère, qui assistaient presque toujours à ces réunions du dimanche, et Agathe et Honorine, quoiqu'elles fussent séparées, avaient toujours conservé l'une pour l'autre la plus tendre affection.

Or le jour de la Pentecôte 1810, il devait y avoir réception solennelle au jardin, le temps était magnifique et le ban et l'arrière-ban des habitués avaient été convoqués pour ce jour-là et pour le lendemain, car Guingret et Agathe ne devaient retourner à la ville que le lundi soir. Dès le matin on avait vu arriver à l'habitation la bonne et le jardinier chargés chacun d'un énorme panier contenant d'abondantes provisions ; on avait mis à réquisition les fromages de deux ou trois ménagères du voisinage, et ces préparatifs extraordinaires annonçaient suffisamment que depuis longtemps la Borderie n'aurait vu un si grand nombre d'hôtes.

Cependant vers les deux heures, au moment le plus chaud de la journée, il n'y avait encore que trois personnes réunies sur la terrasse qui longeait le faubourg : c'étaient les deux filles et le gendre du propriétaire. Assis sur des bancs de bois peints en vert, à l'ombre de quatre tilleuls qui formaient la voûte, ils attendaient en causant tranquillement l'arrivée des invités. De cette terrasse, qui était assez élevée et à laquelle on arrivait par quelques marches en pierre, on voyait